Depuis le 29 janvier 2020, la résidence de vacances de bord de mer de Carry-le-Rouet accueille 181 rapatriés de Wuhan. Les rapatriés de Wuhan résident là. Ils sont arrivés après avoir précipitamment quitté la Chine. Ils attendent. Jonathan loge avec sa femme Mei Li et ses deux garçons Théo et Gao Xiu. Le coronavirus qui sévissait à Wuhan a provoqué un confinement brutal de la ville avec interdiction de circulation, d'entrée et de sortie. Les morts, la saturation des hôpitaux, la fermeture de toutes les activités et la sécurisation du confinement ont fait fuir les français, installés sur place et déjà inquiets de la violence de l'épidémie et des conditions de leur prise en charge en cas de maladie. Jonathan n'est pas un expatrié mais un contractuel travaillant en Chine. Il a quitté son appartement du centre-ville en s'appuyant sur l'aide soutenue mais parfois confuse, de l'ambassade et du consulat français qui affrétaient des avions et négociaient le droit de circulation des français…

editions

CONTE À REBOURS À chacun son phare dans la nuit Maryline Cannou

CONTE À REBOURS

À chacun son phare dans la nuit

Maryline Cannou



CONTE À REBOURS

A chacun son phare dans la nuit

Maryline Cannou et Eve Ange Specht

Le voyage de Jonathan 5
Il faut quitter Wuhan. 6
En quête de solution 9
Le mal agit 11
Mei Li et la mer 19
Tumulte 20
Epuisement 22
Mer 25
Alex et le sofa 29
Lanterna magica 30
Les cerf-volants de la vie 34
Pénombres silencieuses 38
Les grondés-punis 41
On a fait un voyage en france 42
Il y a la maison de mamie 45
Après tout le monde est parti sauf moi 47
A la fin tout le monde est revenu avec moi 50
A chacun son phare dans la nuit 55
LE MAL – AGISSANT 56

Le voyage de Jonathan

Il faut quitter Wuhan.

Depuis le 29 janvier 2020, la résidence de vacances de bord de mer de Carry-le-Rouet accueille 181 rapatriés de Wuhan. Les rapatriés de Wuhan résident là. Ils sont arrivés après avoir précipitamment quitté la Chine. Ils attendent. Jonathan loge avec sa femme Mei Li et ses deux garçons Théo et Gao Xiu. Le coronavirus qui sévissait à Wuhan a provoqué un confinement brutal de la ville avec interdiction de circulation, d'entrée et de sortie. Les morts, la saturation des hôpitaux, la fermeture de toutes les activités et la sécurisation du confinement ont fait fuir les français, installés sur place et déjà inquiets de la violence de l'épidémie et des conditions de leur prise en charge en cas de maladie. Jonathan n'est pas un expatrié mais un contractuel travaillant en Chine. Il a quitté son appartement du centre-ville en s'appuyant sur l'aide soutenue mais parfois confuse, de l'ambassade et du consulat français qui affrétaient des avions et négociaient le droit de circulation des français

entre leurs résidences et l'aéroport. Ses quelques bagages ont été prévus pour un séjour familial d'un mois en France. Tous les résidents de Carry-le-Rouet ont à l'esprit les épisodes de l'évacuation d'urgence. L'inquiétude face à la gravité et l'expansion de l'épidémie. L'alerte donnée pour évacuer sans délai et rejoindre l'aéroport pour ceux qui veulent rentrer. La préparation des bagages et le suivi des informations pour rejoindre l'aéroport. La déclaration de confinement des autorités chinoises. Le trajet angoissant vers l'aéroport parsemé de contrôles de sécurité offensifs. Le vol dans une atmosphère d'incertitude quant à l'arrivée, au séjour et au retour. L'atterrissage et le transport en bus dans une atmosphère de suspicion de contagion et la chaleur d'un bus scellé qui provoque des malaises et fait vomir plusieurs enfants. Dans la résidence de vacances, l'atmosphère de villégiature fait rupture, mais les résidents, après avoir vécu l'évacuation d'urgence, se trouvent confinés et monitorés. La menace de la maladie et de sa contagion est présente.

Un protocole sanitaire impose des mesures de protection constantes et un confinement strict sur le site, le port continu du masque, des lavages de mains réguliers au gel hydroalcoolique, la limitation de la circulation dans l'enceinte du site, la distanciation sociale et le cloisonnement des résidents, la surveillance biquotidienne des indicateurs de symptômes tels que la température et l'apparition de fièvre ou les résultats de tests. Tout cela dans la plus grande incertitude. Quatorze jours de confinement au moins sont prévus. C'est l'attente anxieuse. Chacun s'interroge. Qui sera malade ? Sera-t-il possible d'être soigné en cas de maladie ? Une fois le confinement passé, où et dans quelles conditions résider en France ? Quand et sous quelles conditions le retour en Chine sera-t-il possible ? Le séjour en France sera-t-il temporaire ou définitif ? L'attente de Jonathan se fait dans une chambre d'hôtel familiale, une chambre parentale et une entrée disposant de deux lits jumeaux superposés pour les enfants, entre les deux espaces, une salle de bain. C'est étroit et contraint. Jonathan s'inquiète de l'humeur déprimée

et négative de sa femme et des difficultés d'éducation des enfants. Les disputes sont fréquentes, parfois violentes. Sa femme propose de divorcer. Il est prêt à envisager cette solution. Est-ce la bonne solution pour sortir de cette crise ?

En quête de solution

Le gouvernement a conçu une offre d'accompagnement psychologique. Je rencontre Jonathan à Carry-le-Rouet. Il est debout devant le comptoir de la cafétéria centrale devant laquelle je passe pendant une ronde de prise de contact avec les résidents. Derrière son masque, ses yeux sont calmes, il attend patiemment des réponses à ses questions mais son regard semble m'interpeller. Je le salue et lui propose mon soutien en tant que psychologue. Il me demande s'il peut venir échanger avec moi à propos de sa situation familiale. Je lui propose une séance dans la pièce que j'ai aménagée à cette fin. J'ai imaginé un dispositif de soin dans une large pièce en rez-de-chaussée disposant d'une grande baie vitrée avec vue sur la mer.

L'entrée se fait par cette baie. La plage qui longe une partie de la résidence, donne une ouverture malgré des bateaux de surveillance qui marquent une limite renforcée par un hélicoptère qui passe bruyamment de temps à autre, rappeler aux curieux et aux journalistes, le droit à la vie privée des résidents. Dans cette atmosphère cernée, l'imaginaire de la prison rode en toile de fond. Des gardiens surveillent le mur d'enceinte, les entrées et les sorties. Je laisse donc la porte de la pièce ouverte comme le double rideau de discrétion qui pourrait couvrir la vitre. Bien évidemment la circulation des personnes est réduite à l'exception de quelques professionnels de santé qui passent dans cette zone réservée aux soins des résidents. L'intimité est préservée sans honte.

Je fais face à la mer ouverte. Nous échangeons autour d'un bureau que précède un petit salon de fortune que j'ai installé devant la baie vitrée. Derrière nos masques, à bonne distance, après nous être aseptisés avec soin, l'espace réveille notre respiration, étouffée par la menace du coronavirus et de ses symptômes d'asphyxie, le confinement des

chambres restreintes, l'étreinte de l'anxiété quant à l'avenir, le retournement des entrailles de l'évacuation. L'espace est notre premier secours, un espace de desserrement. Ici tout va bien. C'est la trêve après l'état de siège. Dès notre première séance, Jonathan s'assoit. Il prend son souffle. Il peut raconter son histoire et interroger le passé, le présent et l'avenir de sa situation.

Le mal agit

Il y a vingt ans Jonathan quittait sa famille française pour travailler en Chine. C'était un geste tranché net. Rompre avec la mélancolie des échecs parentaux, négligence des enfants, entre séparation coûteuse et parentalité épuisante. La quête de sens d'une vie propre passe par l'émancipation de la vie parentale. Il faut rompre. Faut-il rompre à nouveau ?

Il s'épanche. Sa femme ne parle pas français et les enfants non plus. Nombre de caractères chinois de sa femme l'offusquent : son maladif besoin d'être en lien par les réseaux

sociaux et de prendre leur opinion pour une norme de pensée, sa brutalité verbale et physique dans l'éducation des enfants, sa dureté dans le rythme des devoirs pour l'école, son absence d'engagement dans les activités familiales, ses besoins et pleurs pour avoir quelques gâteries commerciales coûteuses et surtout, surtout, son besoin de représentation de la famille parfaite, sans plis ou salissures, qu'il est nécessaire d'entretenir en toutes circonstances s'il veut éviter d'acrimonieuses scènes d'insatisfaction. La Chine a ses modèles de vie violemment imprimés dans l'âme et le corps de ceux qui lui appartiennent, des femmes enfants aux pieds bandées aux dons des forces des travailleurs. Elle est chinoise. Cela pourrait sembler simple, c'est pourtant difficile à appréhender. Elle est une femme enfant comme ses parents le lui ont appris. Une femme aux petits pieds qui s'efforce de tenir sa place dans la société chinoise. C'est une nécessité de dignité, de grâce et de respect pour son mari. A lui de tenir sa place propre d'époux. Mais quelle est-elle, cette place ? Et que faire pour satisfaire sa femme, elle

qui ne se satisfait de rien de français. Peut-être un soutien psychologique pourrait lui faire comprendre les complexités de leur situation, culturelle, sociale, financière, contextuelle … Elle est si malheureuse. Elle a d'ailleurs déjà exprimé son désespoir et son désir de mettre fin à ses jours si les choses ne changent pas entre eux et avec les enfants. Elle souffre aussi de douleurs chroniques sans vouloir prendre d'antidouleurs qui ne soignent pas. Les maux de tête et de dos sont intenses. Il ne supporte plus qu'elle souffre ainsi et sa dépression l'inquiète beaucoup. Il aimerait que je la voie et l'aide.

Je rencontre toute la famille. Dans le salon de fortune, le couple se positionne aux côtés des enfants qui s'installent sur le sofa. Jonathan et sa femme son assis chacun sur un fauteuil, côte à côte. Mon traducteur, médecin franco-chinois, est à mes côtés. Je leur fais face. Je les rencontrerais ainsi trois fois. Les enfants me laisseront de jolis dessins.
Je parle aux parents. J'entends leur peine dans cette situation

de très forte anxiété qui les bouleverse. C'est d'abord cette situation qui leur fait mal, au-delà d'eux-mêmes. Elle vient comme un prédateur aguerri s'emparer des vulnérabilités qu'elle peut saisir et faire basculer les défenses qui les protégeaient. Ainsi, leur couple explose à Carry-le-Rouet. Leurs vulnérabilités étaient certainement présentes mais chacun s'en accommodait grâce à divers systèmes de protection. Aujourd'hui, le mal agit et les poussent à la dérive.

J'entends leur difficulté à préserver leur lien. Elle fait écho en moi à un jeu de paradoxes. Il y a les décalages culturels multiples qui œuvrent dans l'ombre tandis que leur lien clairement affectueux les soutient. Il y a les dangers qui pèsent sur leur voyage alors que leur route incertaine depuis la Chine est organisée comme pour un séjour de vacances en France. La voie droite est éclairée mais la forêt, dense et sombre, tord le chemin de sinuosités étrangères et le couvre d'ombres menaçantes. Je leur exprime mon admiration devant leur courage et leur force pour tenir sous le joug

de la crise. Cette force et ce courage va leur permettre de s'orienter dans leurs difficultés vers la meilleure solution pour leur famille, de rester unis qu'ils décident de se séparer ou non.

J'exprime une limite à mon accompagnement. L'intérêt des enfants passe en premier. Je constate que leurs enfants sont leur préoccupation commune et qu'ils désirent leurs biens en priorité. Ils sont tous les deux calmes et affectueux. Confiants, ils observent tous deux les dessins que les enfants font pendant les séances. J'établis cette vérité de la valeur de leurs parentalités, quelles que soient les erreurs tout-à-fait ordinaires qu'ils peuvent commettre. Elle est visiblement une bonne mère attentive si ce n'est attentionnée. Elle désire leur réussite personnelle et la meilleure intégration sociale. Lui est un père visiblement soucieux de leur bien-être. Il œuvre pour leur apporter un environnement étayant. Il souhaite leur épanouissement et leur bonheur. Leurs aspirations ne sont pas incompatibles.

J'entends que la première émotion qui traverse leur discours

l'un vis-à-vis de l'autre est qu'ils s'aiment énormément et qu'ils ne désirent que leurs biens réciproques. J'affirme donc à voix haute et avec certitude que leur bienveillance l'un vis-à-vis de l'autre exprime leur amour réciproque. Elle aime énormément son mari. Et lui l'aime également énormément. Cela ne se discute pas. Ils peuvent partir de là pour avancer, s'ils sont d'accord. Il est dignement ému. Elle pleure calmement. Ils sont d'accord.

Elle ne viendra plus. Les enfants non plus. Je reverrai Jonathan pour l'accompagner encore un peu dans son voyage.





Elle pensait qu'il voulait s'intégrer en Chine, vivre comme sa famille et ses amis. Tout cela est remis en question. Elle avait quitté la province où elle avait grandi pour s'installer à Wuhan. Sa mère qui devait normalement s'occuper de ses enfants et surtout de son fils aîné avait dû renoncer à ce rôle du fait de l'éloignement. Elle ne pouvait pas avoir le support de sa maman. Les grands-parents élèvent normalement leurs petits-enfants. C'est ainsi que cela se fait. La jeune mère et son mari travaillent. C'est leur place.

Au lieu de cela, elle est à la maison comme une occidentale. Cela s'entend dans ce cas privilégié où l'épouse n'a pas besoin de travailler. Mais n'est-elle pas choyée alors ? Le bel appartement de Wuhan convenait. Elle avait ses loisirs avec ses amies. Elle recevait des cadeaux comme il se doit. Elle était respectée et honorée. Les enfants étaient à l'école et autonomes. Il n'était pas besoin d'en faire autant pour eux ou pour le foyer. L'essentiel était l'éducation des enfants. Celle-ci devait les mener à l'intégration sociale avec

un bon statut. Il était donc nécessaire qu'ils apprennent à suivre respectueusement les règles et qu'ils soient parmi les meilleurs élèves. Leur bonheur dépendait de cela. Et c'était son rôle à elle de les tenir à cela. La vie en Chine ne donne pas de droit à l'erreur. Les conséquences peuvent être lourdes. Elle était donc stricte pour qu'ils le comprennent au plus tôt sans avoir à subir de conséquences graves pour des erreurs déshonorantes. Les punitions sont protectrices et donc nécessaires. L'éducation chinoise est faîte pour mener à l'excellence et ne tolère pas de laisser-aller dangereux pour l'avenir et l'intégration sociale. Le pire à éviter est l'exclusion. C'est trop difficile de s'ajuster à cette vie française. Ce n'est pas ce qu'elle veut. Ce n'est pas supportable de rester isolée et incomprise. Elle est répétitivement mécontente de son mari et de ses enfants. Elle crie et pleure chaque jour. Et cela la rend triste. Le comportement français la révolte. Les enfants ne se tiennent pas. Ils ne la respectent pas. Son mari se comporte mal avec elle. Il ne la soutient pas. Elle n'aime pas les français et leurs comportements épais. Elle se sent

désavouée et abandonnée. Depuis qu'ils sont en France, son mari et ses enfants ne sont pas corrects avec elle. Elle a déjà eu maille à partir avec sa belle-mère qui l'a déshonorée devant ses enfants et son mari sans que celui-ci ne l'ait soutenue. Elle ne veut plus vivre cela. Elle veut que ça change. Les enfants et son mari semblent heureux en France, elle ne leur est d'aucun secours puisque ses orientations éducatives et de vie ne leur conviennent pas ou pire leur font du mal. La communauté chinoise est sa famille, son groupe, sa société. La Chine est son ancrage. C'est ainsi qu'elle est.

Epuisement

Mei Li pleure. Alors, après avoir discuté avec son mari des séances de psychologie qu'il suivait, elle accepte de me rencontrer. Elle se dit que je ne suis pas une psychologue comme les autres, que je peux la comprendre et peut être l'aider à résoudre les difficultés de sa famille. Elle ne parle pas français, nous échangeons en anglais.

Je l'écoute dans sa chambre. Elle me reçoit avec respect et diligence. Je m'assieds sur un tabouret au pied de son lit car la pièce est étroite. Elle s'assoie sur le bord de son lit. Le dispositif est celui d'une visite médicale. Elle ne souhaite pas suivre de séance de psychologie. Je l'interroge sur son état de santé, ses activités, son sommeil, son alimentation, ses douleurs, les médicaments qu'elle prend. Elle me parle de ses douleurs chroniques, de ses maux de tête et de son mauvais sommeil. Elle souffre beaucoup physiquement et moralement. Elle est anxieuse, angoissée même. Elle sait que cela fait du mal à son mari. Elle fait de son mieux avec les enfants et pour lui.

Je constate qu'elle est une maman courageuse et dévouée pour le bien de ses enfants. Elle est aussi une épouse attachée à son mari qui compte beaucoup pour elle. Dans une situation ordinaire, tous les parents rencontrent des difficultés avec leurs enfants et dans leur couple. Cela fait partie de la vie de famille. Sa famille est l'égale de bien d'autres de ce point de vue.

Je constate qu'elle est épuisée. Je lui parle des manques anxiogènes de la situation actuelle, l'incertitude, l'absence de cadre pour l'éducation des enfants, les limites du logement, les affaires personnelles laissées en Chine. Tout cela engendre beaucoup d'efforts pour apaiser les inquiétudes, pour réfléchir et s'adapter, pour assurer le soutien de ses enfants et préserver le lien avec son mari. Ses douleurs physiques et ses difficultés de santé sont importantes. La douleur fatigue et irrite, enlève de la patience, exacerbe les étranglements d'une situation étrangère à bien des égards.

Je l'invite à se reposer et à limiter les contraintes de la vie familiale et sociale usuelle, devoirs d'école, éducation, rythme des activités, travail, ménage, entre autres. Il est nécessaire de prendre en compte cette situation, de réduire ses activités et de prendre soin d'elle. Toute la famille peut prendre plus de temps de liberté d'ailleurs. Je reste à disposition pour la soutenir, elle, son mari et ses enfants. Ils peuvent venir me voir en famille pour mieux faire face à cette situation. Elle accepte de venir en séance en famille pour trouver tous ensemble des solutions à leurs difficultés.

Mer

La maternance est le chemin traversant de la vie de famille. On dit maternance mais on pourrait aussi bien dire paternance. En famille, on se réparti les tâches comme on peut en fonction de la société pour créer et entretenir une logistique adéquate et faire circuler chaleur et affection sur le chemin de notre vie.

La pandémie a balayé le chemin et jeté le couple sur une route cabossée. Elle le cloisonne maintenant et pèse sur l'âme de chacun de son angoissante menace. Elle colore le paysage d'une teinte blêmissante. Alors Mei Li aime regarder la mer. La mer bleu vif, intense et mouvante. Le bleu de l'eau toute énergie. Il est doux, il est rassurant. La peur de la contagion, les morts et la panique, l'état de siège … ces événements étaient si effrayants. Fallait-il quitter la chine ou rester là-bas ? Elle ne comprend pas les compromis. Soit il est nécessaire de faire une chose, soit il est nécessaire d'en faire une autre. Ne faire ni l'un ni l'autre ou faire les deux à la fois, partir pour rester, ça n'a pas de sens.

Avant, la Chine savait ce qu'il fallait faire. Tout à coup, rien n'était plus précisé de ce qu'il fallait penser. La société chinoise ne parlait plus. Elle hurlait. Alors elle, elle s'est figée. Elle a failli ne pas partir de Chine. Puis elle a écouté son mari qui a décidé de leur départ. Son mari a été formidable. Il a tout pris en charge. Il aurait pu rentrer sans elle et les enfants. Ils sont chinois. Ils ne parlent pas le français. Il a tenu, malgré les difficultés d'organisation, et il les a emmenés avec lui. Pourtant elle voulait que tous restent en Chine, son mari, ses enfants, comme elle.

Son mari dit qu'elle est instable, coléreuse, difficile. On le serait à moins. A force d'avaler des couleuvres, elle a déjà cessé de s'alimenter. Elle mange pour l'instant. Mais elle est résignée. Alors elle se nourrit de la mer. Dans cet espace de clarté et de calme, la vie est silencieuse et lente. A Wuhan, la circulation était dense et bruyante. Les résidents de Carry-le-Rouet sont éparpillés. La foule chinoise était un océan plein, vociférant, vif. Dans l'air dont on ne sait derrière son masque s'il est corrompu, la mer crache son écume. Elle lave

le ciel et la roche. Elle bruine au vent son sel antiseptique. Wuhan avait l'odeur de la sueur, du travail et des flots de la circulation. La résidence est blanche comme le deuil. Mais la mer est odorante de ses algues et des cycles de sa vie intérieure. Elle est bleu sang.

La mer a le droit d'être lunatique. Elle écoute l'ordre lunaire. Elle va, elle vient. L'immobilité n'a pas de sens, ni sensation, ni direction, ni signification. Mei Li a trouvé dans la mer sa sœur et son alliée, une force pour un temps de lutte où il lui faut tant de courage alors qu'elle en a usé tellement. Mais elle sait ce qu'elle veut. Elle veut le bien de sa famille.

En France, elle a des liens, avec des amis de Chine qui vivent à Lyon. Elle partirait bien à Lyon. Ils pourraient tous s'installer à Lyon d'ailleurs. Elle pourrait travailler dans un restaurant Chinois. Elle est une excellente cuisinière. Et elle serait avec les siens. La famille serait préservée et ils vivraient une vie simple de travailleurs puisque la vie privilégiée n'est pas possible. Parfois, elle ne voit pas d'autre solution pour leur famille sinon se séparer.

Alex et le sofa



Lanterna magica

Alex a le regard triste de la mélancolie. Elle le tient depuis son plus jeune âge. Il était petit enfant pendant la guerre. Il a perdu son père quand il était encore enfant. Il a perdu sa mère plus tard, certes. Ses parents se sont tant aimés qu'il n'a jamais eu l'impression d'être seulement nécessaire à leur bonheur. Alex a 80 ans. Il regarde sa vie rétrécie tourner en boucle autour de lui. Il est seul, faible lueur dans une Lanterna Magica étriquée. Alex a deux fils, trois petits enfants et des amis. Lucien et Sylvie, Monique et Marine, Lucas et Valérie, Alice et les autres. Alex aime les intellectuels et le cinéma. Il était chef opérateur. Sa jumelle est Joan Seberg. Il aurait voulu être écrivain. Alors il écrit en regardant ses amis tourner autour de lui. Ils sont parfois grotesques, parfois attachants, tous singuliers. Alex se lie à eux comme une orchidée épiphyte sous leurs branches. Il est seul sur le tronc d'un acomat boucan.

Chaque matin il se réveille la mort dans l'âme à peine les yeux ouverts. Le confinement a arrêté le temps. Rien ne

bouge. Alex se lève dans un appartement à l'ambiance de gare désaffectée, voies désertes, quais vides, circulation arrêtée. Il n'y a plus aucun train à prendre. Le poids de l'immobilisme ambiant pèse sur sa poitrine et l'absence de mouvement dans lequel s'engager creuse son cœur. Il fond en larmes. Tous les trains de la vie sont passés pour lui. Plus aucun train ne passera pour l'emporter. Il se sent condamné à rester figé. Il n'y a qu'un seul mouvement : la lente désagrégation physique. Alex vieillit. Alors il prend soin des effets de son vieillissement. C'est le seul train qu'il reste à prendre même s'il ne mène nulle part. Alex suit scrupuleusement un agenda de rendez-vous médicaux pour se préserver de toute sénilité.

Entre ses rendez-vous et quelques menues activités ordinaires, Alex disparaît dans son sofa. Il attend. Il pense à ses amis mais il ne voit plus tout-à-fait leur intérêt. Marine est la plus douce. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Il l'a accueillie parce qu'elle avait besoin d'un toit à un moment difficile de sa vie. Marine souffrait et souffre encore de

troubles de l'alimentation et de dépression. Leur relation compensait leur peine. Celle d'un solitaire sans amour. Et celle d'une femme sans tendresse. Il se réconfortait l'un l'autre. Il voudrait tant retrouver la douceur de cet accord même si cela le blesse quand il pense que sans doute la délicatesse d'une femme ne lui sera plus jamais offerte. Monique est la plus fidèle. Compagne de ses promenades et de ses sorties culturelles, elle partage aussi souvent que possible les loisirs qui plus jeune se déclinent en amoureux, en couple puis en famille. Il l'apprécie beaucoup. Mais elle n'est pas son premier choix. Aussi refuse-t-il souvent d'aller vers elle, la légère honte d'une amitié par défaut d'amour lui serrant la gorge.

Des couples gravitent autour de lui. Les fêtes de fin d'année et les voyages se tissent avec eux. Mais les fêtes sont affreusement ineptes. Alex est allergique au mauvais goût. Les voyages sont quant à eux fort rares. Parfois, des réunions entre amis se programment, avec les amis d'on ne compte plus les années enlacées. Lucien et Sylvie, Lucas et Valérie,

Monique, Marine, Alice et les autres. Alex les recense en boucle. Mais les nouvelles de leur vie ne sont pas plus mouvantes que son existence. Et tout cela est maintenant arrêté. La COVID a tout arrêté. Alors, Alex s'assoie dans son sofa au fond du gouffre qui l'absorbe.

Personne n'est plus présent pour lui depuis longtemps. Sa dernière compagne l'a laissé sans autre lien d'amour. Trop tôt. Il avait à peine la cinquantaine. Cela fait trente ans de solitude. Trente ans de crises de larmes. C'est cruel. C'est violent. C'est indigne aussi. Les angoisses rodent, prédateurs de l'incertitude des temps de peine, temps de désagrégation, temps d'immobilisme, temps d'éloignement, temps de disparition. Il n'y a pas de raison de se réjouir. Il faudrait un moral d'acier pour croire en l'avenir.

Les angoisses sont écologiques, sociales, politiques, technologiques … écœurantes. Elles se déploient comme des coulures jaunies de tabac froid. Les terres ploient et les mers s'agitent contre les vivants. La pauvreté s'empare des vulnérables qu'elle chasse sans pitié. Les politiques

autoritaires s'étendent rejetant des populations abandonnées. La technologie envahit les interactions. L'humain ne fait plus partie de ce monde. Au mieux, il est interdit ou confiné sous peine de mort. Alex ne peut plus parler, penser, rêver tant tout cela est affreux. Le sofa qui l'accueille est de plus en plus inévitable, de plus en plus détestable. Il ne bouge pas. Il ne berce pas. Il attend le jour où le cœur d'Alex s'arrêtera de battre. Il est comme un cercueil ouvert. Alors Alex s'absente, de longs moments. Et, allongé dans son sofa-cercueil, il s'endort.

Les cerf-volants de la vie

Il a beaucoup souffert de la séparation avec sa femme, Alex et Jeanne, Jeanne et Alex, un amour bien sûr. Mais il y a les moments d'incertitude, de doute, d'amour qui s'enfuit et d'autres amours. Puis il y a les choix, choisir sa famille, choisir ses amours, se choisir. Alex est parti puis il est revenu, puis il est reparti, seul cette fois. Les séparations sont bien souvent ainsi. Il y a l'affront du départ à compenser. Alors il

vaut mieux souffrir à deux, tout perdre à deux, plutôt qu'être heureux séparément.

Evan est son garçon perdu. Evan est un enfant de l'affection et de l'injustice qui n'a jamais pu comprendre ce qu'il vivait, qui garde les débris de verre de la fracture familiale comme des échardes dans le cœur. C'est douloureux. Ça met en colère cette douleur. Ça empêche d'aimer. Ça lamine la joie. Ça leste l'aventure. Ça fatigue et ça fait toujours tout abandonner. Evan est un garçon sensible. Il est écrivain à ses heures, photographe un peu. Il n'est plus autant en opposition. Il parle de ses photographies, de ses écrits. Mais Alex s'inquiète pour son fils. Sa situation financière n'est pas stable. Un divorce l'a presque privé de son petit garçon.

Mais comment l'aider ? Alex peut le soutenir dans ses projets certes mais Evan a toujours tout abandonné. Et pour le divorce, il n'y a pas grand-chose à apporter dans un combat dans lequel il n'a pas sa place. A quoi peut-il servir maintenant ? Jonathan a toujours été un fils plus facile, plus conciliant. Il a été si triste pourtant du divorce de ses parents.

Sa maman l'a amené, lui et son frère, à 400 kilomètres de chez son père. Alors ce fut l'absence du père. La souffrance du petit frère. La responsabilité de l'aîné. Tout cela ou peut être rien de tout cela. Jonathan a cessé de parler à sa mère pendant 20 ans. Il a annoncé qu'il partait définitivement en Chine. Et puis il est revenu. Alex sait que son fils s'inquiète pour lui. Ils partagent tous deux le désir du bien.

Quant aux petits enfants, ne sont-ils pas si bruyants, si fatigants ? Le fils d'Evan est loin. Les fils de Jonathan ne parlent pas français. Ils sont distants. Que peut-on bien faire avec des enfants quand on est si vieux et fatigué ? Et Mei Li est tellement difficile. Elle ne parle pas le français, demande beaucoup d'attention, ne s'entend pas avec sa belle-mère, élève les enfants avec sévérité et n'assiste pas beaucoup Jonathan. Mais le couple s'aime beaucoup et se préoccupe des enfants. C'est la Chine et la France qui dansent un tango argentin. Il n'y a donc rien à faire pour Alex à part regarder le tourbillon de la danse.

La vie est tellement contrariante. Alors Alex se tait. Il

ne trouve pas de mots. Il ne trouve rien à dire. Il reste silencieux dans ce vide de la pensée comme de l'action. Sa vie à lui est un cerf – volant sans substance. Le vent ne le porte nulle part. Il reste à terre sans mouvement. Les cerfs-volants de la vie s'agitent autour de lui mais il ne peut pas les suivre. Alors la colère remonte de son antre intérieur où elle œuvrait. Et Alex se tait encore. La colère de la solitude, la colère de la vieillesse, la colère des vies trop tôt passées et des occasions manquées, la colère des abandons et des peines injustes, la grande colère de l'inanité de la vie et de son impermanence. La révolte contre des privilèges qui ne servent à rien car même dans nos paradis terrestres de charmes et de richesses, on pleure ses morts et on meurt. C'est le temps de la nostalgie et des regrets, de la tristesse ou de la révolte, de la peur et de l'angoisse qui ne disparaissent jamais tout-à-fait.

La contamination est le mal de ce temps, temps déjà si fragile qui s'ampute encore. La contamination qui met en danger le fil d'or de la vie, la dignité. La contamination guette et la COVID comme le grand âge débilite. Combien de fois faudra t'il se répéter que l'on a de la chance, qu'au fond tout va bien, que sa vie a été plutôt réussie, pour nier encore que la chance n'est pas l'apanage de la vieillesse, que tout va s'empirant et que sa vie ne sera bientôt plus que celle d'un spectre ?

La contamination a tout accéléré, amplifié. Il n'avait pourtant pas besoin d'elle pour cela. Alex vit par anticipation sa fin et sa mort comme un purgatoire. Toute cette désolation est aberrante. La contamination a fait le vide dans le vide comme un trou noir. Et quand il a été temps de reprendre le cours de la vie, de sortir à nouveau, Alex a chuté. La main s'est abîmée. Le dos s'est bloqué. Entre hématomes et douleurs, Alex s'est retrouvé coincé. Toutes les angoisses étaient au dehors : angoisse des changements générationnels, angoisse des catastrophes écologiques, angoisse des cruelles vulnérabilités sociales, angoisse des meurtrissures corporelles, angoisses des abus des sociétés et des violences inhumaines, angoisse des répétitions du mal sans fin. Alex ne comprend pas. Il est débordé. Il est effaré. Il est terrifié.

La contamination a effacé de son existence le peu de raison d'être qui lui restait. Alex rêve de mourir du jour au lendemain. Alors il s'absente, il s'efface. Il fait silence.

LES GRONDÉS—
PUNIS

On a fait un voyage en france

On est arrivé dans l'hôtel après l'avion. C'était long et il a fait chaud et on a vomi un peu. Maintenant, on attend. On s'amuse. On fait des dessins. On joue près du toboggan. On rit. Les parents sont là. On a des affaires. Pas tout. De quoi pour faire des devoirs. De quoi pour jouer. Bon, on ne peut pas faire n'importe quoi, il faut bien faire attention parce sinon on est grondés-punis. Mais on peut jouer et ça c'est bien. Partout, on peut toujours jouer. La seule chose qu'on aimerait bien, c'est rentrer à la maison. C'est bien la maison. La maison, elle est grande avec une terrasse. Ici c'est petit. C'est bien pour les vacances mais c'est pas une maison.

La France c'est bien sauf la nourriture. La nourriture elle est pas bonne. Maman fait très bien la cuisine. Elle prépare des bonnes choses. Des plats qui ont du goût et qui sentent bon. La nourriture ici, elle est tout pareil. Elle est sucrée et salée et forte comme de la viande avariée. Maman, elle fait des choses douces et parfumées. Elle, elle n'est pas douce et

parfumée. Elle crie et elle nous punit. Des fois, elle utilise une baguette qui fait mal. Des fois, elle nous met au coin longtemps. Maman est sévère mais elle nous aime beaucoup et on l'aime beaucoup.

Il faut qu'on soit forts et braves. Il faut qu'on travaille beaucoup et qu'on écoute bien ce qu'il faut faire. Ça tombe bien, mon frère et moi, on est forts et braves. On travaille pas forcément beaucoup. On n'écoute pas toujours. Mais c'est parce que c'est pas toujours juste ce qu'il faut faire et on sait pas si c'est vraiment obligatoire ou pas, surtout en France, parce que en Chine c'est plus clair. En tout cas, pour la maladie qui nous a suivi jusqu'ici, on fait ce qu'il faut faire. Il faut mettre un masque et puis se laver les mains. Comme ça, elle ne peut pas nous attraper. Et on n'aura pas besoin de refaire le test où on nous met un tube dans le nez. Ça fait trop mal. Et papa et maman ne seront pas morts.

Parce que déjà papa il a mal au cœur et maman elle a mal au dos et au bras. Ils sont fatigués aussi. Et ils crient des fois. Ils nous ont emmenés en France pour nous sauver de la

maladie. Et on attend que la maladie soit partie pour rentrer en Chine. En France, il y a mamie, papi et tonton. En chine, il y a les copains et l'école. Normalement, on n'a pas l'école ici. Donc on ne devrait pas faire de devoir ici. On n'aime pas les devoirs. Et on ne fait pas trop bien nos devoirs parce que c'est pas normal de faire des devoirs.

On est allé chez une dame et il y avait un monsieur très gentil. Il est chinois comme nous. Il s'est bien occupé de nous. On a fait des dessins. Les parents ils disaient des trucs. Mais nous on faisait des dessins. On les a accrochés sur les murs pour faire joli. On a dessiné la maison, papa et maman, mon frère et moi et la dame et le gentil monsieur. La dame elle était sérieuse et il y avait le monsieur gentil. Et maman a pleuré un peu. Et papa était un peu triste. Mais on sait pas pourquoi, ni quoi faire.

Il y a la maison de mamie

Après on est arrivé chez mamie. Elle est gentille aussi mamie. Sa maison, elle est très grande et très belle. Et elle a un jardin. Et elle est près de la mer. On a pu aller à la mer. Papa et maman se sont disputés, encore. Et mamie s'est disputée avec maman, encore. Tout le monde se dispute tout le temps. Nous on joue. Peut-être que c'est parce qu'ils ne jouent plus à rien qu'ils se disputent. Papa il travaille beaucoup et il discute beaucoup sur son ordinateur. Maman elle fait la cuisine et le ménage. Elle discute beaucoup avec son téléphone. Mamie, elle, elle joue. Alors elle, elle crie moins et elle est moins fatiguée même si elle est plus vieille. Nous on s'amuse bien. Et on fait des devoirs aussi. Mais c'est toujours pas vraiment utile parce qu'il n'y a toujours pas école.

On a fait du jardinage avec des arrosoirs et tout. Les plantes sont bizarres mais ça sent bon. Il y a de la terre et des plantes

différentes. Et il y en a qui servent pour faire la cuisine. Maman elle avait l'air heureuse. Elle avait l'air d'avoir moins mal aussi et d'être moins fatiguée. Dans le jardin, elle respire. Elle aime quand c'est propre alors elle a décidé d'arranger le jardin. Comme mamie aime le jardin aussi, elle est contente. Nous aussi parce que comme ça elles ne se disputent pas.

On est allé à la mer aussi. Papa il ne peut pas courir mais il nous emmène à la mer. Il y a du sable et l'eau est froide. On s'amuse bien et papa est content. Il dit que ça nous fait prendre l'air. Nous on comprend pas pourquoi il y aurait plus d'air à la mer qu'à la maison de mamie. C'est pas ce qu'on nous a appris à l'école. Mais on aime bien la mer alors on a rien dit à papa. En plus on ne met plus les masques et on dirait que la maladie a arrêté de nous suivre. Elle a peut-être disparu ou elle est partie ailleurs. De toute façon c'est bien parce que personne n'est mort.

Papa était en vacances aussi et ça c'était bien. Comme ça il est resté aussi avec nous et maman. Et maman, elle était moins fatiguée et elle criait moins. Elle a refait à manger

comme en Chine. Et c'était bien. Sauf des fois si on aime pas et qu'elle nous oblige à finir. Mais on a pas été grondés-punis plus que d'habitude. Et mamie a joué avec nous. Et c'était bien aussi même si elle a dit à maman de ne pas nous gronder. Et que papa aussi. Et que maman était triste parce qu'elle fait ça pour nous et que personne ne la comprend mais nous on la comprend. A la maison de mamie, il y a deux maisons. Parce que tout le monde se disputait on est allé dans la deuxième maison. Mamie a eu de la peine. Nous on a suivi les parents. Il faut toujours suivre les parents. C'est comme ça, même si on sait pas pourquoi et qu'eux ils n'ont pas l'air de savoir trop non plus.

Après tout le monde est parti sauf moi

Après je suis parti dans la maison de tonton et tata. Ils m'ont installé une chambre et ils m'ont offert plein de nouveaux jouets. Et tout le monde est reparti en Chine sauf moi. Papa, maman et mon petit frère sont repartis et ils ont dit qu'ils allaient revenir. Au début j'ai trouvé ça normal. Ensuite j'ai

trouvé ça bizarre. Maintenant, je suis plusieurs personnes et personne ne sait laquelle je suis. Je peux faire des choses importantes. C'est dans mon imagination. C'est pas pour de vrai. Mais j'ai plein d'imaginations différentes.

Dans ma première imagination, il y a la guerre et je suis tout seul à combattre. J'ai un bouclier protecteur. Je combats des milliards de guerriers qui attaquent. J'ai des armes et je les tue tous. Ensuite, je vais chez eux. Je tue leur chef et je brule tout. Je suis très content d'avoir gagné et d'être le plus fort. J'ai tué des milliards et des milliards de personnes. Je suis tellement content.

Dans ma deuxième imagination, je suis avec des combattants. Ils sont tous crétins et nuls. Le chevalier noir, la tortue, le guépard. Je prends leurs cerveaux et je jette tous les bouts qui sont idiots. Je les change et je leur redonne. Comme ça, ils deviennent intelligents. Tous les guerriers ennemis sont en slip et leur chef est tout nu. Moi et mon armée, on se moque d'eux. Ils sont ridicules. On les humilie en riant. Et puis je les tue tous. Et je brûle tout. Et je vais voir leur chef tout nu.

Et je lui coupe la tête. Je suis très content d'avoir gagné et d'être le plus fort. J'ai tué des milliards et des milliards de personnes. Je suis tellement content.

Dans ma troisième imagination, je parle djfkzmeioudhkjqhfalgfsnqbgheksqu. J'ai un peu de bave qui mousse entre mes lèvres. Je me cache. Je ne veux pas qu'on me voit. Je n'existe pas. Je me masque avec toutes sortes de masques. Mais ce n'est pas suffisant. Alors je parle sans son et depuis une cachette. Personne ne doit me voir ni m'entendre. Je peux tuer 100 millions de personnes par jour, tous les jours. Je suis une maladie silencieuse et invisible. Je suis ses milliards de virus plein de bave qui attaquent comme du poison. Je suis celui contre qui il faut se masquer. Ceux qui restent nus sont faibles et ridicules. Alors je suis celui qui sauve de la maladie. Je suis celui qui sauve le monde. Je le tue d'abord en le découpant en petits morceaux. Et je le détruis. Et je m'installe sur une autre planète, sur mars. C'est le seul moyen. C'est tout.

A la fin tout le monde est revenu avec moi

Et j'ai fait de mon mieux parce que j'aime beaucoup mon papa et ma maman. Mais après ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Ils m'énervent. Et il faut que je les insulte.

Et ça me fatigue aussi. Tout ce français. Et tout qui est difficile. Et je ne connais pas les choses. Et elles changent tout le temps. On a changé de maison. Et après on a changé de maison. Et après on a changé de maison. Et après on a changé de maison. Et après je ne sais pas. Peut – être on va encore changer de maison. Et il y a des parents. Et puis pas de parents. Et des autres parents. Et puis pas de parents. Et des autres parents. Et puis pas de parents. Et je ne sais jamais où on va et si je vais rester tout seul. Et pour combien

de temps. Et peut-être que personne ne reviendra.

Alors je suis triste. Peut-être que papa et maman vont repartir en emmenant mon petit frère. Peut-être que je ne les reverrais jamais. Peut-être que je serais tout seul sur terre et que tout le monde va mourir. Alors j'en ai assez et je ne bouge plus. Je veux que ça s'arrête que tout s'arrête de bouger. Non, non, non, non, non, non, non, non, non, non, non, et c'est tout. Alors je me cache. Je me cache dans mon corps. Dans ma bouche. Dans mon nez. Dans mon pull. Dans mon œil. Dans les objets même.

Heureusement il y a beaucoup des objets. Ils ne parlent pas. Ils ne bougent pas. Ils ne demandent rien. Quand je joue avec eux, ils ne disparaissent pas. Il y a plein de choses qui ne servent à rien. Mais eux, ils peuvent toujours servir à quelque chose. Et ils font tout ce que je leur dis. Et ils m'aident à protéger le monde et tout le monde. Et grâce à eux je peux faire le combat. Et je gagne. Alors, il y a plein de choses dans ma vie. Il y a l'école et les amis. J'aime l'école et mes amis. Je vais au cinéma. Je joue. Je lis. J'aime la mythologie

et les énigmes. J'aime beaucoup mon papa et ma maman. J'aime beaucoup mon petit frère et mon grand-père. J'essaie d'être fort et intelligent. Parfois je fais des bêtises. Mais maintenant je m'en fiche un peu parce qu'une dame m'a dit qu'il y a des gâteaux en France qui s'appellent des bêtises et que tout le monde les aime beaucoup. Elle vient et elle arrive toujours à me trouver et elle me parle pareil dans toutes mes imaginations et alors on fait des jeux et je suis heureux.

A chacun son phare
dans la nuit

L'animal est partout, il est sang, il est vent, sang-vent de la pandémie, rouge nature, force de chauve-souris, œil torve de dragon. Il est colibri qui suce le dard de l'hibiscus, fend le ciel et chatoie de couleurs saturées.

Que devenons nous pauvres mortels ? Des moires, des faits de pierre, des face-morts ou des peut-être-morts. Nos corps qui pleurent et savent le fil du destin tendu entre la vie et la mort, entre la mort et la mort.

Tout bascule dans un temps où nous ne pouvons rien désirer, où les sens s'enfuient. Il faut trouver comment rester là entre finitude, solitude, sans plus de sens et sans plus de liberté.

JONATHAN

Il y a vingt ans ou peut-être moins, Jonathan quittait la France pour partir travailler en Chine. La Chine dont le cœur bat. Ses ouvriers et leurs habitations de ciment luttent au rythme de journées de labeur et d'abnégation. La cadence est furieuse. La vie s'abstrait du sale et du propre, de la faim et de la satiété, du repos et de l'effort, de la santé et de la maladie. La vie est travail, puis retrouvaille avec la subsistance ordinaire. Ses beaux logements neufs et élégants des résidences surveillées, ses belles routes qui s'élancent avec grâce vers les marchés pittoresques et les boutiques luxueuses. Toutes ses réjouissances qui se prévoient dans la discrétion de la nuit. L'ambiance est festive, dévergondée, libertaire. Le jour, tout est recadré. De la joie à la peine, la situation est contenue dans une dignité ancestrale et intemporelle.

La chine est le pays du jeu de go. Son pacte social étaye un mode de vie tendu vers l'éternité. Des poches de vacances vibrionnent. Ici et là, leurs petits pions se placent et jouissent de leurs liens pour respirer ensemble la vie. La jeunesse et ses appétences se dissipent ainsi avant l'aube tandis qu'alentours, règne la force gracieuse de l'harmonie bien tempérée. Les petits pions, noirs et blancs, sont placés et seront resserrés avec autant de force que nécessaire, pour que ne s'insinue aucune ligne de rébellion, aucune faille vers le craquèlement de l'ordre établi d'une reproduction sociale d'acier bien trempé.

Jonathan est parti vivre dans le bien d'un humanisme tenu fermement, loin du tumulte des passions, des hiérarchies et des individualismes. Contrôlé, il a le sens du contrôle. Bienveillant, il joue avec efficacité d'un soft power affirmé.

MEI LI

Elle aimait regarder la mer. Dans les écumes blanches. Le long des roches, les colibris dansaient. Foisonnant le spectacle de leurs menus frétillements. Des bulles qui pétillent et explosent. La mousse qui rampe et lèche l'âme. Elle aimait beaucoup regarder la mer. La belle, digne et respectée matrone, puissante, qui ne souffre pas, au-delà des mousses-écumes, là où la mer est lisse-loin, son teint pâle et chaud. Il y avait beaucoup d'émotions dans ses yeux, dans son regard qui faisait un pont avec la mer.

Peut-être que ses prunelles pleuraient et que ses larmes mouillaient l'eau. Peut-être que de l'écume blanche, de l'eau bleue, et des coquillages ne jaillissaient pas seulement le désespoir mais la nostalgie du pays.

Là-bas, tout est maintenu à l'ordre, entre crainte et respect. Il n'y a pas d'au-delà, pas de mort éternelle. Il n'y a pas d'ici-bas, pas de vie sacrificielle. Il n'y a pas de linéarisation du temps. L'ordre est une ronde de devoirs assumés, d'une génération à l'autre. L'ordre est une permanence. Il faut entrer dans la danse dont on ne sort pas vivant avec la mélancolie de cette certitude, face à la tragédie de cette boucle sans fin. Et ça cogne.

Et il y a comme un vague à l'âme qui roule dans les flots de la mer et parfois s'attendrit. Alors la beauté qui seule fait sens produit son bercement musical, son chant d'hypnose. Et Mei Li se noie dans la mer. Elle nage et s'éprend des tourbillons. Et dans ses yeux vacillent et tremblent les flammes blanches des lumières marines.

Le courage ne lui manque pas. Le goût des choses seulement lui fait défaut. Elles sont devenues si peu nombreuses ces choses qui ont du goût. Et il a si sûrement perdu les saveurs de la vie.

L'actualité s'est teintée de violence, d'ineptie à peine apaisée par quelques éparses collations. Il mange peu. Il écrit un peu. Il lit beaucoup mais les sorties culturelles se sont faites rares. Il partage avec quelques amis de courts moments parfois artificiels. La vie a perdu son goût et son odeur.

Alex est frustré et en colère. Pourvu qu'il puisse rester digne. Il a peur de perdre ses liens amicaux, ses soignants, ses quelques sorties rêveuses, sa maison. Mais surtout c'est l'effroi et la sidération devant le dernier âge qui arrive. L'effroi de ne plus pouvoir rester digne. Alors en toutes circonstances, il soigne et préserve sa belle apparence.

Et il se pose les bonnes questions. Sa solitude incompressible qu'il porte depuis l'enfance. Sa mort trop proche et bien inévitable. Quelle signification donner à cela ? Quelle liberté choisir ? Alors, il décide de voguer en goélette. Toutes voiles à tout vent. Il sourit car il va échanger sa vie. Toute sa vie devenue solitude contre une vie devenue familiale. Il se réjouit de partir retrouver la proximité de ses enfants et de ses petits-enfants. Dans les éclats de lumière de la côte dentelée par la mer, Alex choisit une nouvelle maison. Et devant le sofa, il veut une cheminée.

Dans le monde des enfants les choses sont simples. On ne peut rien faire. Les adultes décident de tout. Alors on imagine et c'est bien. On peut donner forme à l'invisible. On peut signifier la multitude. On peut cerner la menace. On peut tuer le mal. On peut faire le bien.

Parce que d'abord, on est parti avec nos valises et on devait revenir. Après on est arrivé dans un hôtel et il n'y avait pas de place. Après on est allé chez mamie. Après on est allé dans la maison d'à côté. Après je suis restée chez tonton et tata. Après on est retourné chez mamie. Après on a trouvé une maison. Et une autre maison. On était toujours en voyage. Maintenant Papa et maman se disputent toujours. On n'est jamais tranquille. C'est comme si on faisait n'importe quoi. Ce qu'il aurait fallu c'est attaquer la COVID et tuer tous ses virus. Et tout brûler. Et s'il le faut, tuer la terre et partir ailleurs. Parce que ça n'en finit pas. Et elle se moque bien de nous la maladie. Elle nous prend pour des crétins. On est tout nus, on a rien pour se défendre. Et elle et ses virus, ils nous tuent et nous tuent et nous tuent. Et on s'enfuit et on s'enfuit et on s'enfuit encore.

Moi, dans mon imagination, j'ai trouvé la solution et je suis content. Et ça m'énerve que les parents, ils parlent et ils parlent et ils veulent ci, et ils veulent ça. Et ils ne comprennent rien et ils font n'importe quoi. Mais je suis brave et fort. Et personne n'a besoin de me dire ce qu'il faut faire. Et je sais bien ce que je veux. Et en tout cas, c'est toujours mieux que de faire n'importe quoi.